Bulletin de la Sabix

Société des amis de la Bibliothèque et de l'Histoire de
l'École polytechnique

62 | 2018

Guerre et Paix. Des polytechniciens en Russie
(1810-1840)

Écrire sur la campagne de Russie : la place des X

Christian Marbach

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/sabix/2242>

DOI : 10.4000/sabix.2242

ISSN : 2114-2130

Éditeur

Société des amis de la bibliothèque et de l'histoire de l'École polytechnique (SABIX)

Édition imprimée

Date de publication : 1 février 2018

Pagination : 77-82

ISSN : 0989-30-59

Référence électronique

Christian Marbach, « Écrire sur la campagne de Russie : la place des X », *Bulletin de la Sabix* [En ligne],
62 | 2018, mis en ligne le 18 février 2019, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/sabix/2242> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/sabix.2242>

Écrire sur la campagne de Russie : la place des X

Christian Marbach

Un évènement exceptionnel

La campagne de Russie fut un conflit d'une ampleur exceptionnelle. Si sa durée fut somme toute limitée, quelques mois, et son déroulement facile à résumer, un aller-retour, le nombre de soldats engagés dans le conflit battit des records, comme le nombre des victimes militaires et civiles. Un tel évènement n'a pu que frapper les acteurs qui y ont participé, et les conduire à en parler quand ils ont été en mesure de le faire. Par la nature des affrontements survenus, il a entraîné de nombreux analystes militaires à raconter et analyser. Par ses conséquences historiques il a poussé les historiens intéressés par son époque et par les nations concernées à lui donner une place primordiale dans leurs thèses. Par la manière dont l'ont vécu les populations civiles, familles de soldats non revenus en France et surtout habitants des plaines russes contraints de vivre cette tragédie devenue « guerre patriotique », il a imprégné la mémoire populaire de l'Europe. Et, depuis 1812, ces six mois d'exceptionnelle dramaturgie ont servi de décors à des récits, des essais, des thèses, des romans, des poèmes, des films, des peintures ; d'abord en Russie et en France, mais bientôt dans un cercle bien élargi¹.

Erik Egnell et sa « Retraite de Russie »

En 2017, notre camarade Egnell (1957) a fait paraître un ouvrage intitulé « la Retraite de Russie, l'incroyable échappée, histoire et fictions ». Il y relate la campagne et surtout la phase de la retraite, en suivant l'ordre chronologique, mais il le fait en rappelant très souvent comment les épisodes de cette guerre furent racontés par les acteurs, les experts et les artistes. Une telle approche suppose la consultation d'un nombre considérable d'écrits : la bibliographie donnée par Egnell est impressionnante ! Elle-même organisée par ordre de parution des ouvrages cités, elle met en lumière la manière dont les auteurs de toutes sortes de livres se sont approprié les faits.

Dans un article d'octobre 2016 paru dans la Croix, la romancière Valentine Goby commente cette belle formule : « *écrire, c'est augmenter le réel* ». C'est avec force qu'Erik Egnell l'illustre à son tour à propos de « *la Retraite de Russie* » (2017). Certes, il le fait en « historien », il se place dans la catégorie des historiens, il se veut rigoureux dans la vérification des faits et attentif dans l'analyse des contradictions entre témoins, mais il met aussi l'accent sur la qualité de recomposition dont font preuve avec intuition ou imagination les auteurs qu'il convoque. Nous pouvons donc lire, côte à côte, les lettres de cer-

1. Un autre article reviendra sur l'image donnée par les peintres...

tains grands personnages comme Koutouzov, les bulletins de campagne officiels approuvés par les généraux des deux bords, les journaux de campagne écrits, avec leurs doigts gelés, par des officiers français (« *Pendant la campagne de Russie le futur maréchal Castellane avait emporté deux petits cahiers sur lesquels il consignait ses impressions. Il perdit tous ses bagages au passage de la Bérézina et à Kovno, et ne sauva que ces deux petits cahiers serrés dans la poche de sa capote dont ils conservent encore le pli* »), les souvenirs déjà plus « distancés » des rescapés (comme Stendhal racontant des efforts de logistique, ou le sergent Bourgogne revenant sur ses périodes de frayeurs et de résignation), les odes proposées par Pouchkine ou Hugo, les parcours romanesques vécus à cette occasion par les héros de Balzac, George Sand, Mérimée, Rambaud mais aussi Tolstoï ou Dostoïevski devenus des bernard-l'ermite dans la Grande Histoire : et dans leurs romans s'enchevêtrent les parcours des civils et ceux des militaires, les souffrances des vrais participants et celles des personnages inventés qui vont de la jeune orpheline pour romans Harlequin au jeune garçon russe prétendument devenu page de Napoléon et témoin de ses colères dans *l'Idiot*. Et Egnell n'oublie pas certains films (il rappelle ses émotions devant le « *Guerre et Paix* » de King Vidor, mais oublie l'irrévérencieux et burlesque « *Guerre et Amour* » de Woody Allen) ; je me souviens pour ma part avoir assisté avec passion à une conférence de Jean Tulard expliquant à partir de quelques films les errements stratégiques de Napoléon, mais je ne sais plus si le grand expert avait convoqué Woody Allen et Diane Keaton à la barre des témoins !

Dans le film de King Vidor, la bataille de Borodino (alias, de la Moskova) est décrite comme si elle racontée par Pierre B. Il y a certes quelque chose de très artificiel à admettre l'hypothèse du réalisateur, à savoir qu'un civil habillé en civil puisse venir s'installer à côté d'une batterie d'artillerie placée sur le versant d'une colline, et discuter avec l'officier qui la commande et ses canonnières. Tout

juste s'ils ne trinquent pas ensemble ! Mais cela permet de bien identifier le spectateur du film au spectateur qu'est Pierre dans ce film, de les immobiliser à côté de la caméra, de faire un arrêt sur image pour commenter les choix faits par les adversaires devenus des soldats de plomb l'espace d'un instant de commentaires, et de leur faire admirer le courage et la folie mêlés des troupes, l'infanterie, la cavalerie, etc. Quand Vidor montrera plus tard la charge des cosaques russes contre l'arrière-garde française qui n'arrive pas à traverser la Berezina sur un pont trop encombré, nous serons encore dans la même situation, celle du spectateur d'un match disposant des meilleures places dans les tribunes. Rien à voir avec les corps à corps filmés caméra à l'épaule sur une vraie bataille ; dans le cinémascope, ou le panorama de Langlois, le spectateur peut jouer à l'historien. Ceux qui ont marché et crevé de faim, de froid, de fatigue savent que la guerre peut aussi se raconter autrement qu'avec des considérations de haute stratégie illustrées par des schémas et égayées par des rencontres amoureuses.

War and Peace (1956)

La Guerre et la Paix, édition française de 1885.

Source : Gallica

Les polytechniciens racontent la campagne de Russie

Les X militaires racontent souvent leurs campagnes. Comme beaucoup d'autres militaires. Du moins ceux qui reviennent. C'était vrai depuis le début, l'émerveillement ou l'effroi qui les avaient saisis les obligeaient à raconter leurs grandes découvertes comme l'Égypte, leurs voyages encore plus lointains comme la Nouvelle-Hollande, leurs souffrances comme en Russie. Par lettres, aux parents, aux frères, à leur épouse. Par Journal de bord ou de route. Par souvenirs remis en forme au soir de leur vie, négligés par leurs enfants rancuniers (« Papa aurait mieux fait de rester à la maison avec moi »), retrouvés avec délices par leurs petits-enfants (« tu te souviens, il nous a parlé de ce Cosaque qui le chargeait à cheval en rugissant ! »).

Des Cosaques, et de la neige, et des bulbes d'églises en bois, les X de la campagne de Russie en ont vu en abondance. Alors, ils racontent. Pour poursuivre leur thérapie. Pour apporter la contradiction à d'autres raconteurs. Pour méditer sur le parcours de leur Grand Homme, ce Napoléon auquel ils ont sacrifié le leur. Et quand ils n'étaient pas en Russie, mais en train d'enseigner le manie-ment des canons de tir dans quelque caserne, ils racontent dans leurs mémoires leur frustra-tion, d'avoir raté cela !

Parmi la liste des mémorialistes de la cam-pagne de Russie, il est donc logique de retrouver des polytechniciens, ou des presque polytechniciens. Dans un autre article de ce bulletin a été évoqué le parcours de Cham-bray (1801) : Egnell utilise souvent son *Histoire de la Campagne de Russie*, mais aussi les écrits de l'incontournable Gaspard Gour-gaud (1799). J'ai déjà expliqué dans quelles conditions Gourgaud, non content de polémiquer avec Ségur à propos des actes posés par son empereur adulé ferraille en duel avec son contradicteur. Egnell sait analyser avec finesse les points de vue souvent opposés de ces deux grands officiers de l'Empire.

Ségur n'était pas polytechnicien, mais son frère l'était, personnage de roman lui aussi, mis en scène par des écrivains comme Ara-gon ou Rouart. Aussi la famille Ségur mérite ici un paragraphe tout particulier.

Les Ségur, l'X, et la campagne de Russie.

La famille des Ségur, riche d'une longue histoire, et dont un éminent membre fut ambassadeur de France en Russie de 1785 à 1789, est une source inépuisable pour les raconteurs d'histoires, vraies ou fausses. Je me contenterai ici d'aborder cet ensemble par l'entrée « polytechnique »

Le registre des anciens X signale deux poly-techniciens portant ce nom.

D'une part Ségur, Octave Gabriel Henri (X 1798 ; 1779-1818).

Octave de Ségur, sous-préfet de Soissons à sa sortie de l'École polytechnique en 1803, publia la même année des Lettres élémentaires sur la chimie. Cet ouvrage de vulga-risation reflète l'enseignement qu'il reçut à l'École, y compris pour la notation, celle conçue et introduite par Hassenfratz (1755-1827). Il était le beau-père de la comtesse de Ségur

(Cet Octave est le frère de Philippe Paul, officier qui fit la campagne de Russie et la raconta dans son *Histoire de Napoléon et de la Grande Armée en 1812*, parue en 1824)

Et d'autre part Ségur, Paul Charles Louis Phi-lippe de (X 1827 ; 1809-1886) qui est le fils de Philippe Paul et donc le neveu d'Octave.

Si on s'intéresse surtout à la Russie, c'est évi-demment Philippe Paul (1780-1873) qu'il faut évoquer en priorité : ses exploits guerriers, les dangers qu'il courut pendant l'incendie de Moscou où il faillit mourir, ses relations avec l'empereur dont il fut très proche, ses

démêlés avec un autre proche de Napoléon, Gourgaud (1798) – conscrit, à Polytechnique, d’Octave de Ségur, leur duel dont j’ai parlé par ailleurs. Philippe Paul de Ségur est un acteur récurrent du livre d’Erik Egnell.

Mais Philippe Paul est aussi un personnage de roman aux côtés de son frère Octave, le polytechnicien. Celui-ci, bon élève, chimiste inventif, s’engagea avec de grands espoirs, justifiés, dans une carrière de haut fonctionnaire « technocrate » (au meilleur sens du terme). Mais l’infidélité de son épouse le conduisit à quitter famille et domicile, à disparaître en changeant de nom, à s’engager comme simple soldat avant d’être retrouvé dans quelque corps d’armée. Aventure invraisemblable, qui ne pouvait qu’inspirer des auteurs qui auraient été heureux de l’imaginer eux-mêmes, comme Aragon dans la *Semaine sainte* ou Rouart dans le *Cavalier blessé*. Dans ces deux ouvrages, Philippe Paul, frère d’Octave, fait d’innombrables efforts pour retrouver son frère Octave sur les champs de bataille et finit par le repérer. Mais puis-je ajouter ici que cette quête n’est pas seulement provoquée par l’amour fraternel, mais aussi par la culpabilité car c’était peut-être lui, l’amant de sa belle-sœur ? Mais aussi que j’ai lu d’autres versions de cette tragédie, insistant sur le caractère dépressif du jeune X qui d’ailleurs se suicida en 1818 ?

Quittons le drame, mais pas la famille. Octave et son épouse eurent trois enfants. L’aîné, Eugène Henri Raymond, (1798-1874) nous ramène à la Russie par l’intermédiaire de la fameuse « comtesse de Ségur, née Rostopchine ». L’éditeur qui adopta ce nom complet pour nommer cette auteure eut une inspiration commerciale de génie. Que de jeunes, et moins jeunes lecteurs se sont laissés aller à fantasmer sur le patronyme de Rostopchine, même s’ils ignoraient le rôle que joua le père de *Sofia Fiodorovna Rostopchina* en 1812 à Moscou !

La vie de Sophie est également un sujet étonnant de roman, qui voit son héroïne passer

des steppes de Russie aux salons parisiens, avant d’accumuler d’innombrables best-sellers. Citons-en un seul, de circonstance ici : *le général Dourakine*. Paru en 1863, après la guerre de Crimée, il nous présente un vieux général et aristocrate russe bien sympathique malgré ses accès de colère. Sympathique, mais installé sans états d’âme dans sa position de riche propriétaire pour lequel travaillent des centaines de moujiks dont la comtesse de Ségur n’enjolive ni le sort, ni le quotient intellectuel. Elle ne cache pas non plus le climat de corruption présent autour de l’administration et de la justice impériale russe. Mais le lecteur français ne peut s’empêcher de trouver de la bienveillance dans le tableau ainsi fait de la Russie : l’Alliance franco-russe de 1892 s’annonce-t-elle après les massacres de deux conflits qui ont opposé ces nations en quarante ans ?

Un incendie mémorable

Mémorable : « qui est digne d’être conservé dans la mémoire ». Personne ne contestera que l’incendie qui ravagea Moscou en septembre 1812 n’ait été « mémorable », et d’abord pour ses acteurs et ses témoins. Episode central de la campagne, il affirma le caractère irréductible de la résistance de la Russie malgré les reculs continuels de son armée, et l’impossibilité de la victoire napoléonienne.

On le sait, ses circonstances sont encore aujourd’hui un sujet de contestation. Aujourd’hui, sur le « net », on trouve encore des agences russes officielles affirmer, en présentant aux futurs visiteurs le panorama de la bataille de Borodino, que Napoléon, arrivant à Moscou après cette bataille gagnée-perdue, « fit incendier la ville ».

Erik Egnell raconte l’incendie, et revient avec précision sur les diverses versions dont il fut l’objet. Si l’affichage de la responsabilité française dans ce sacrilège – brûler une ville sainte – fut un excellent élément de motiva-

tion et de résistance pour le peuple russe, on peut cependant placer cette théorie parmi les grands « *fake news* » historiques. Les témoignages de l'époque, les déclarations successives de Rostopchine qui ordonna et organisa l'incendie, et quitta la Russie dès 1814, les écrits français et russes les plus probants ne laissent aucun doute sur ce sujet... aux Français.

De cette « affaire », au sens juridique du terme, Egnell instruit le procès en convoquant les témoins. Les officiers français unanimes à désigner les coupables comme Ségur qui qualifie la résolution de Rostopchine de « terrible et admirable, ou Sérurier, ou les deux polytechniciens Gourgaud et Chambray. Mais aussi les civils présents comme l'abbé Surrugne, curé de Saint-Louis des Français, et Armand Domergue, régisseur du Théâtre français impérial de Moscou, selon lesquelles, dès le départ du tsar Alexandre fin juillet, les autorités locales ont lancé discrètement la préparation de fusées incendiaires, ce qui d'ailleurs explique le départ précoce des familles des notables. Il y aurait donc non seulement action mais également préméditation... »

Il met aussi Tolstoï en face de ses explications subtilement absolutaires, dont voici les termes: « *Les Français attribuent l'incendie de Moscou au patriotisme féroce de Rostopchine et les Russes à la sauvagerie des Français. En réalité, on ne peut pas et on ne doit pas inscrire cet incendie au compte d'un personnage unique ou de quelques individus. Moscou brûla parce qu'elle se trouvait dans les conditions où toute ville bâtie en bois doit brûler, indépendamment de la présence ou de l'absence de cent trente mauvaises pompes...* » Tolstoï essaie aussi d'incriminer les soldats français et leurs bivouacs « insouciantes » ; mais Egnell rappelle que les armées napoléoniennes n'ont incendié aucune des capitales qu'elles occupaient comme Berlin ou Vienne, dont les habitants étaient restés sur place.

Jean-Claude Langlois, *Panorama de l'incendie de Moscou*, in : Jean-Claude Langlois 1789-1870 : le spectacle de l'Histoire, Caen : Musée des Beaux-Arts ; Paris, Somogy, 2005.

Quelques autres X qui ont évoqué la campagne

Terminons par présenter trois autres polytechniciens qui ont parlé de la campagne de Russie.

Foch (1871), d'abord. Dans son *Eloge de Napoléon prononcé* en 1921 devant le tombeau de l'empereur, le maréchal ne cache pas son admiration d'expert en stratégie militaire (il en fut un théoricien à l'École de guerre avant de la pratiquer entre 1914 et 1918). Mais, sur la Russie, peu de commentaires ! Foch, par cette omission, a-t-il voulu faire part de ses critiques ?

Valéry Giscard d'Estaing (1944), ensuite. Son ouvrage intitulé « *la Victoire de la Grande Armée* » est trop peu connu. L'auteur s'y essaie au mode de l'uchronie, cherchant à imaginer et raconter comment se serait poursuivie notre Histoire si Napoléon avait gagné la guerre en Russie. Vive l'histoire rêvée ! En ordonnant le retour de ses troupes tout de suite après l'entrée à Moscou, Napoléon d'Estaing arrive à leurrer Koutouzov et provoque une nouvelle bataille dans laquelle il écrase l'armée ennemie. Il impose alors sa volonté

politique à l'Europe et à l'intelligence d'organiser sa succession en cédant la couronne à son fils adoptif Eugène de Beauharnais.

Terminons par un X bien moins connu que les deux grands Anciens que je viens de citer, **Armand Silvestre**, officier de la promo 1857 vite tenté par la littérature. Auteur prolixe et éclectique, il s'exprima dans divers registres, allant des poèmes parfois mis en musique par des compositeurs plus connus aux livrets d'opéra-comique, aux romans légers sinon lestes, aux textes politiques ou polémiques.

Armand Silvestre (X1857).

En 1892, un an avant la signature de l'alliance franco-russe, Silvestre découvre Moscou et laisse aller son inspiration :

...Moscou, rempart du droit aux conquérants fatal,
Aux murs de ton Kremlin rouges comme un étal,
Notre aigle foudroyé s'en vint briser son aile
Et sentit le soleil mourir dans sa prunelle...

Attention, ami lecteur, ne vous moquez pas trop de cet « étal » sanguinolent, je vous déconseille de persiffler un auteur dont Sully Prudhomme aurait dit : « Il paraît, telles furent à peu près ses paroles, qu'un élève de l'École polytechnique vient de faire de très beaux vers. » Et je prolonge cette citation signée par Paul Verlaine par sa suite

« Silvestre, en effet, quittait à peine le pimpant bicorné et le coquet manteau rejeté sur l'épaule à l'espagnole, que les alumni de la Science portaient alors, quand il parut de lui un premier volume de vers, plein d'inexpérience rythmique et versificatrice, mais, surtout dans une partie intitulée : Sonnets Payens, surprenant en fait de tendre et haut sensualisme exprimé d'une large, très simple mais riche, harmonieuse et mélodieuse façon toute nouvelle vraiment, à cette époque un peu raide, sinon roide de formalisme parnassien, comme on parlait alors, et de légèrement pesamment fanfaronne im-pas-si-bi-li-té ».

Qu'un Verlaine écrive ces gentilleses, que l'on peut prendre au premier ou au second degré, en l'honneur de notre camarade Silvestre n'est pas tout à fait anodin. Vive Silvestre, donc, que nous remercions au passage pour s'être impliqué avec passion dans les fêtes du Centenaire en mai 1894, composant pour la Séance des Ombres des stances et des cantates en l'honneur de l'X et de ses Anciens.